

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nostalgie médiévale

André Marquis, *Nul vieux château*, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 96 p., 14,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38412ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1991). Compte rendu de [Nostalgie médiévale / André Marquis, *Nul vieux château*, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 96 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (61), 40–40.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PRÉSENTATION
Hugues Corriveau

Nostalgie médiévale

Une manière de renouer avec la passion et la cruauté.

ANDRÉ MARQUIS
NUL VIEUX CHÂTEAU
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Aucune concession à la limpidité du sens chez Marquis, mais plutôt une volonté de compiler les aléas de vivre, d'écrire un certain désespoir lancinant, presque complaisant, tant il faudrait de courage pour parvenir à l'être aimé, à la jouissance, à l'évidence de la création. Pendant que «le nouveau millénaire braque ses zéros affolants» (p. 41), Marquis accumule les assertions, noue et dénoue les jeux du hasard poétique. On semble comprendre que la relation amoureuse reste infiniment précaire au milieu des désastres et des guerres, prise qu'elle est également dans une peur répétée de castration, car ici on coupe des glands, on mange des testicules. Chaque combat, de tout temps, rassemble des tensions et des désespérances. En tant que salut, le travail des mots transgresse les conflits simultanés des oppositions et des passions; seuls, peut-être, «les écueils lexicaux portant en eux / le débordement euphorique» (p. 42). Tous ces «discours passablement ambigus» (p. 46) conduisent, pour qui tente d'en percevoir l'unité, à cette constatation d'une douleur endémique, d'une cassure première et angoissante qui donne au poète l'objet de sa recherche. L'âge d'or des luttes où se reconnaissait d'emblée la valeur des combattants semble faire défaut ici dans cette constante remise en question du bonheur, devant le simple fait d'une aventure. Il faudrait au poète, semble-t-il, le pouvoir de mort, de vie, de torture, de haine et de désir, de souffrance et de joie, tant est insouvi quelque désir ancien, sorte d'aveu permanent d'un sevrage hâtif qui rend le spleen insupportable.

La femme et la mort

Marquis exacerbe son désir enfantin de bonheur, ses visions idylliques de femmes lascives et quotidiennes, confronté qu'il est aux réalités immédiates du monde actuel, aux vicissitudes de notions sous-jacentes comme celles de péché, d'interdit. Ce conflit tente de se sublimer par la parole poétique, là encore inscrite dans

l'utopie. Ce rêve prend parfois l'aspect extraordinaire d'un désir demiurge originel:

morcelée et fragmentaire
tu reviendras goûter pareille frénésie
notre nuit fécondera les siècles à venir
des continents entiers s'effondreront
au timbre de ma voix
et le vent propagera aux quatre coins du monde
la glorieuse destinée de notre progéniture
(p. 57)

Ce programme ambitieux tend à traduire la profonde insatisfaction du poète devant le monde contemporain. Tout est à changer, tout est à rêver, et la solution passéiste, pour surprenante qu'elle soit, n'en demeure pas moins évidente:

les vieilles chansons de geste en désuétude
l'art abstrait nous glace le sang
et nous nous contentons de l'exil
en évoquant les démons et autres génies
(p. 68)

C'est donc un texte d'une grande culpabilité, comme si l'homme guerrier déprimait de ne plus lever le glaive. On joue ici avec la mort pour trouver, chez celle dont on parle, la permission de vivre encore malgré les omissions, les cruautés et les péchés obscurs. Il faut lire la dernière partie en prose intitulée «D'or, d'azur et de sable» pour son lyrisme étonnant, pour une franchise inquiétante. Si les châteaux de la belle et du preux chevalier se sont écroulés, reste que, chez Marquis, ils fondent une imagerie insolite, proche des lieux amoureux, des jardins de passion. **Lq**



André Marquis